

Des écrits sur l'écrit.

Abécédaires et attestations de l'écrit dans l'Israël ancien¹

par **Richard
S. Hess,**

professeur
d'Ancien Testament
et de langues sémitiques
anciennes,
Denver Theological
Seminary (USA)

Résumé : La découverte en 2005 d'un abécédaire du 10^e s. av. J.-C. sur le site judéen de Tel Zayit renforce, de façon spectaculaire, la masse croissante des preuves de l'usage de l'écriture sous la monarchie unie israélite. Cet exemple précoce dans l'histoire du développement de l'écriture hébraïque s'ajoute aux attestations épigraphiques et bibliques qui témoignent de la présence ancienne et continue de lecteurs et d'écrivains dans de nombreuses strates de la société Israélite.

Un abécédaire du dixième siècle av. J.-C. a été découvert lors de la saison des fouilles 2005, conduite par Ron Tappy, à Tel Zeitah/Tel Zayit, au sud de Jérusalem. C'est une nouvelle occasion de se pencher sur le développement de l'écrit dans l'Israël ancien². Le site de

¹ Traduit par Olivier et Laurence Kashavjee, cet article est tiré avec permission de Richard S. Hess, « Writing about Writing: Abecedaries and Evidence for Literacy in Ancient Israel », *Vetus Testamentum* LVI, N° 3, 2006, pp. 342-46.

² Pour la description du site et de la découverte, voir le communiqué de presse du *Pittsburgh Theological Seminary*, où R. Tappy est titulaire de la chaire de Bible et Archéologie « G. Albert Schoemaker », « Pittsburgh Theological Seminary Professor Discovers Evidence of Oldest Known Securely Dateable Abecedar », 9 novembre 2005. Pour une analyse complète de l'inscription, voir R.E. Tappy et alii, « An Abecedar of the Mid-Tenth Century B.C.E. from the Judean Shephelah », *BASOR* 344, 2006, pp. 5-46, et *The Tel Zayit Abecedar in Context*, Ron E. Tappy et P. Kyle McCarter J.-R., eds, Winona Lake, Eisenbrauns, 2008. Je remercie R. Tappy d'avoir lu cet article et commenté mon étude. Toutes les interprétations relèvent bien sûr de ma seule responsabilité.

2,5 hectares doit sa célébrité à cet alphabet, certainement destiné à apprendre à lire et écrire l'hébreu. Le texte a été gravé sur une pierre sculptée, au dos en forme de coupe, la pierre étant par la suite emmurée dans un bâtiment à usage d'habitation. L'abécédaire a été gravé avant que la pierre ne soit utilisée comme matériau, cela n'étant plus possible dans sa position *in situ*. Le texte n'était pas visible dans la maison, ce qui laisse penser qu'il n'avait probablement aucune fonction magique ou spéciale, ou que celle-ci n'était que mineure. La paléographie situe le document dans la période transitoire entre la graphie phénicienne courante de l'âge du Fer I (1200-1000 av. J.-C.) et les différentes écritures nationales de l'âge du Fer II (1000-586 av. J.-C.). Il est donc très proche d'une écriture pré-hébraïque, tout à fait comparable à celle du calendrier de Guézer pour ce qui est de la date, des formes des lettres et de la disposition du texte sur plusieurs lignes.

Une telle découverte s'ajoute au corpus toujours plus vaste des preuves épigraphiques en faveur d'un usage répandu de l'écriture et de la lecture de l'hébreu, et peut-être d'autres écritures voisines. Elle contribue à attester que les zones rurales, tout comme les capitales politiques et les centres administratifs, connaissaient un certain degré d'alphabétisation. J'ai déjà présenté un résumé de la documentation disponible³. Nous nous contenterons dans cet article d'un bilan bref et provisoire de ce que cet abécédaire, et d'autres études récentes, apportent à la question.

Tout d'abord, en ce qui concerne les textes de l'âge du Fer situés dans les territoires traditionnellement assignés à Israël et Juda et aux alentours, la plupart des éléments ont déjà été décrits et il n'y a pas lieu d'y revenir ici. Il faut pourtant souligner leur importance primordiale, cruciale pour appréhender le sujet. Dans la mesure où le texte biblique est considéré comme idéologiquement ou théologiquement tendancieux, toutes ses allusions à l'écriture et à la lecture sont sujettes à caution. Cela est particulièrement vrai de la littérature Deutéronomiste : certains textes s'attachent à démontrer la culpabilité des Israélites anciens qui ne suivaient pas la loi écrite de Yahweh et adoraient d'autres divinités. Une telle accusation n'a de sens que si l'on considère qu'un ensemble significatif d'Israélites pouvait réellement lire et écrire cette loi⁴. C'est ce qui a pu motiver les allu-

³ R.S. Hess, « Litteracy in Iron Age Israel », in V.P. Long, D.W. Baker et G.J. Wenham, éd., *Windows into Old Testament History. Evidence, Argument, and the Crisis of « Biblical Israel »*, Grand Rapids, Eerdmans, 2002, pp. 82-102.

⁴ Cf. des textes tels que Dt 6,1-9 ; 17,18-20. On peut aussi rapprocher l'évaluation

sions à l'écrit. Et même si on se fie au témoignage du texte biblique, les déclarations éparses du texte ne suffisent pas à constituer un témoignage cohérent en faveur de la pratique de l'écriture et de la lecture. De plus, quand on veut établir une vérité historique, ancienne ou moderne, ses attestations au sein d'un corpus littéraire unique tel que la Bible doivent être recoupées par d'autres voix, extérieures, des témoignages provenant de sources variées et indépendantes.

Les données des inscriptions hébraïques de l'âge du Fer fournissent donc un point de départ inestimable pour étudier l'usage de l'écrit. Dans ma précédente recension d'auteurs (alors) récents sur ce sujet, Young, Niditch, et Jamieson-Drake, j'essayais d'évaluer le débat et de le faire progresser en faisant valoir la nécessité de prendre en compte toutes les données épigraphiques disponibles⁵. A l'époque, et aujourd'hui encore, ce débat n'a pas pu se conclure. Quoi qu'il en soit, chaque nouvelle mise au jour d'une inscription authentique renforce l'image d'ensemble d'un peuple où beaucoup savaient lire et écrire.

Un deuxième point important sur la question de l'écrit est que, même si les textes figurant sur les monuments avaient valeur figurative, la présence de telles inscriptions suppose, pour justifier leur

négative d'Israël dès le commencement en Jg 2,10-13 avec l'affirmation selon laquelle les Israélites savaient écrire (Jg 8,14).

⁵ I.M. Young, « Israelite literacy: interpreting the evidence, Part I », VT 48, 1998, pp. 239-53 ; « Israelite literacy: interpreting the evidence, Part II », VT 48, 1998, pp. 408-22 ; S. Niditch, *Oral Word and Written Word: Ancient Israelite Literature*, Louisville, Westminster John Knox, 1996 ; D.W. Jamieson-Drake, *Scribes and Schools in Monarchic Judah. A Socio-Archaeological Approach*, JSOTSup 109, SWBA 9, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1991. L'article de Young a été recensé le premier et de façon la plus détaillée, en tant que contribution la plus récente à ces discussions. Néanmoins, I.M. Young, « Israelite literacy and inscriptions: a response to Richard Hess », VT 55, 2005, pp. 565-67, me prend à partie pour avoir tenté de monter un « procès contre ses arguments ». C'est étonnant et je n'en veux pour preuve que le simple fait suivant : bien qu'il ait rempli trois pages et demie de la revue *Vetus Testamentum* de citations de mes travaux précédents, Young n'est pas en mesure de citer une seule référence où j'affirmerais explicitement être en désaccord avec ne serait-ce qu'un seul point important de son argumentation. Au lieu de traiter d'emblée d'une telle affirmation inexistante, il s'en tient à citer un seul ouvrage général sur l'histoire (et non pas sur l'écriture ou les inscriptions) et les conclusions auxquelles il imagine que ses auteurs parviennent. Que je sois d'accord avec Young ou non, et il y a effectivement différents points sur lesquels je ne suis pas d'accord avec lui, ma discussion dans l'article ne visait pas à monter un procès contre lui. Mes références à ses travaux et à d'autres chercheurs sur la question de l'alphabétisation étaient plutôt destinées à montrer l'importance de la question, ainsi que la nécessité d'actualiser l'évaluation des données épigraphiques.

caractère public et leur grande diversité, un nombre important de personnes aptes à les lire. Cela vaut encore plus pour les textes écrits sans illustration ou accompagnement pictural qui pût se substituer à leur contenu, ou du moins le résumer. On trouve de telles œuvres artistiques avec des inscriptions publiques en Mésopotamie, en Anatolie et en Egypte. C'est aussi le cas d'inscriptions antérieures ouest-sémitiques, telle que celle d'Idrimi. Le texte qui relate l'ascension d'Idrimi vers le pouvoir est inscrit sur une statue du monarque assis. L'inscription de Tel Fakhariyeh (9^e s. av. J.-C.) figure aussi sur une statue du souverain. Elle est bilingue, avec un texte identique ou du moins similaire en araméen et en assyrien, ce qui serait étrange s'il n'avait qu'une fonction purement figurative. La stèle de Moab, l'inscription de Tel Dan, et le texte néo-philistin de Tel Ekron attestent la présence à travers toute la région d'inscriptions sur monuments usant d'une écriture alphabétique qui n'est pas sans rappeler l'hébreu, et ce durant la monarchie israélite. Jérusalem ne fait pas exception. Il est difficile de trouver une quelconque fonction à l'inscription du tunnel de Siloé (700 av. J.-C.) et sa narration longue et détaillée de la construction du tunnel, si ce n'est de permettre d'y lire le souvenir de l'événement. De la même période à peu près, un autre fragment d'inscription monumentale a été découvert à Jérusalem⁶. Nouvel indice du grand nombre de ces inscriptions, trouvées tant dans des sites remarquables que dans les plus ordinaires, et provenant de toutes les nations de la région. L'écrit n'était ni inconnu ni trop rare pour ne pas apparaître à travers une multitude d'inscriptions à caractère public.

Troisièmement, il faut souligner la masse toujours croissante des preuves de l'existence d'un large spectre de couches sociales sachant lire et écrire. On dispose maintenant de plus de 1700 empreintes de sceaux *lmlk*⁷ d'environ 700 av. J.-C., ainsi que de peut-être 1200 sceaux et empreintes distinctes de sceaux, voire davantage, en provenance du royaume du Nord (Israël) et de celui de Juda⁸. Si l'on y ajoute les centaines d'autres morceaux d'écriture, nous avons la preuve que tout au long de l'âge du Fer II, et en remontant jusqu'à l'âge du Fer I (1200-1000 av. J.-C.), chaque région et chaque classe de la société avaient ses écrivains et ses lecteurs, et qu'ils ont

⁶ F.M. Cross J.-R., « A Fragment of a Monumental Inscription from the City of David », *IEJ* 51, 2001, pp. 44-47.

⁷ C'est-à-dire « (appartient) au roi » en hébreu ou dans les langues sémitiques proches (NDT).

⁸ Cf. A.G. Vaughn, *Theology, History, and Archeology in the Chronicler's Account of Hezekiah*, *Archeology and Biblical Studies* 4, Atlanta, Scholars Press, 1999 ; R.S. Hess, « Litteracy in Iron Age Israel », *art. cit.* (note 3).

laissé des milliers d'inscriptions à identifier par les archéologues et d'autres⁹. Qu'elle pointe un « usage généralisé de l'écriture » (Schniedewind) ou une « alphabétisation fonctionnelle » (Dever), la documentation épigraphique ne cesse de croître¹⁰. Les écrits ciselés sur les sceaux témoignent d'une grande diversité de compétences, des formes grossièrement gravées par ceux qui ne pouvaient payer les services d'un scribe professionnel aux styles les plus élégants¹¹. Même diversité quant à la valeur des pierres sur lesquelles les sceaux sont gravés. Tout cela renvoie à une variété de classes et de groupes sociaux, et pas seulement à quelques élites¹².

L'abécédaire de Tel Zayit (10^e s.) est postérieur, peut-être d'une centaine d'années, à celui d'Izbet Sartah, trouvé dans un village campagnard du même nom, dans les collines occidentales¹³. Le matériel culturel de ce village est conforme à la culture générale des zones de collines israélites, bien que l'écriture de l'abécédaire soit antérieure à l'écriture hébraïque spécifique du premier millénaire av. J.-C. De même que les sceaux et autres inscriptions, ces textes suggèrent la vision d'un apprentissage de la lecture et de l'écriture dans les villages appartenant à ce qui doit être identifié comme l'ancien Israël. Cette nouvelle découverte fournit la preuve que cette pratique a été en usage au 10^e s. av. J.-C., aussi bien qu'avant et après. ■

⁹ Young (p. 567) fait référence à 485 inscriptions dans mon essai. Il ne s'agit pas de ma propre estimation, mais d'une évaluation publiée antérieurement. Le nombre véritable d'inscriptions identifiées dans l'Israël pré-exilique est bien supérieur.

¹⁰ Cf. W.M. Schniedewind, « Orality and Literacy in Ancient Israel », *Religious Studies Review* 26, N° 4, 2000, p. 331 ; W.G. Dever, *What Did the Biblical Writers Know and When Did They Know It? What Archeology Can Tell Us about the Reality of Ancient Israel*, Grand Rapids, Eerdmans, 2001, pp. 202-21.

¹¹ Cf. A. Demsky and M. Bar-Ilan, « Writing in Ancient Israel and Early Judaism », in M.J. Mulder éd., *Mikra: Text, Translation, Reading and Interpretation of the Hebrew Bible in Ancient Judaism and Early Christianity*, Maastricht/Philadelphie, Van Gorcum/Fortress Press, 1988, p. 15.

¹² Ceci contredit l'idée selon laquelle seuls les prêtres, les officiers du gouvernement et les scribes professionnels savaient lire et écrire. Contre Young, p. 566, il n'est pas clair que cette idée corresponde à ce que présente la Bible. Voir, déjà, Jg 8,14, ou encore l'évidence extra-biblique de l'*ostrakon* n° 3 de Lakish et son interprétation (avec discussion complète des points de vues opposés) par W.M. Schniedewind, « Sociolinguistic Reflections on the Letter of a 'Literate' Soldier (Lachish 3) », *Zeitschrift für Althebraistik* 13, 2000, pp. 157-67.

¹³ Cf. M. Kochavi, « An Ostrakon of the Period of the Judges from Izbet Sartah », *Tel Aviv* 4, 1997, pp. 1-13 ; A. Demsky, « A Proto-Canaanite Abecedary Dating from the Period of the Judges and Its Implications for the History of the Alphabet », *Tel Aviv* 4, 1977, pp. 14-27 ; F.M. Cross J.-R., « Newly Found Inscriptions in Old Canaanite and Early Phoenician Script », *BASOR* 238, 1980, pp. 8-15.